Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 58 (1929)

Heft: 2

Rubrik: Le tempérament sanguin

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Combien valent, d'abord, les quelques mètres de terrain que vous vous disputez, ton voisin et toi ? Une cinquantaine de francs, peut-être. As-tu bien compté tout ce que te coûteront les dérangements ? Ne considère pas seulement les frais de voyage et autres, mais évalue aussi les journées de travail que tu perdras. Et si ton voisin demande une expertise, sais-tu dans quel guêpier tu t'engages ?

D'autre part, tu te crois sûr de gagner. Ton voisin aussi, sans cela, il ne plaiderait pas. En réalité, vous n'avez peut-être tout à fait raison ni l'un ni l'autre.

Dans ces conditions, ne feriez-vous pas mieux de suivre les conseils que vous a donnés le juge de paix en audience de conciliation ? Que chacun de vous y mette un peu du sien. Partagez, comme on dit, la poire en deux. Vous n'aurez ni l'un ni l'autre à vous en repentir. Souvieus-toi du bien-fondé de cette vieille maxime : un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès.

Bien affectueusement à toi. L.

Estavayer-le-Gibloux. PH. DESSARZIN.

LE TEMPÉRAMENT SANGUIN

Si le tempérament colérique est un tempérament riche, le tempérament sanguin est un tempérament heureux. Les anciens l'attribuaient à la prédominance du sang dans l'organisme. Nous le caractérisons comme un système nerveux à réactions promptes, quoique plus faibles que chez le colérique, mais qui durent peu, qui passent vite.

Taille moyenne, râblé, musclé ; tête ronde, grands yeux, mobiles et bien ouverts, au regard vif ; lèvres rouges, charnues ; teint rosé, signe d'un sang frais, circulant à fleur de peau, tels seraient les caractères physiques qu'un policier aurait à inscrire dans son passeport. Il est mangeur de bon appétit ; il sait apprécier la bonne chère ; aussi devient-il un peu trop fort avec l'âge et la couleur de son visage se fonce désagréablement.

Ses sens sont aiguisés ; il voit et entend tout ; son imagination est féconde ; sa mémoire sensible est excellente, comme c'est l'ordinaire chez les types tournés vers l'extérieur. Ses instincts sont puissants, impétueux ; les tentations sont promptes chez lui et sa chair est bien faible. Si l'orgueil est le vice du colérique, la sensualité est celui du sanguin. Il parle haut, avec volubilité ; sa gesticulation est abondante, variée et vive.

Son intelligence est curieuse, ouverte en tout sens, rapide, mais changeante ; avant qu'il ait eu le temps de pénétrer une question pour l'approfondir, le vent a tourné : son intérêt a passé à quelque autre objet ; son attention a été attirée par d'autres impressions. Son esprit serait assez aigu, fin, original, s'il était capable de ténacité dans le travail ; il conçoit avec facilité ; il sait découvrir des rapports nouveaux ; il sait opérer des rapprochements ingénieux ; ses vues sont personnelles et ses remarques ou ses critiques ne manquent pas de perspicacité. Mais comme il est vite content, qu'il déteste les besognes de longue haleine et de longue patience, ses idées demeurent superficielles ; son intelligence manque d'ampleur et de profondeur. Il aime les travaux qui n'exigent pas trop d'efforts et surtout qui sont promptement terminés. Il y mettra de l'entrain et du brillant. Il se contente facilement de ce qui paraît, de ce qui a de la façade. Néanmoins, il ne convient pas qu'il est superficiel ; il s'en défend et s'en indigne ; il est très

étonné quand on souligne l'insuffisance d'une leçon, d'un devoir, d'une fabrication. Parce qu'il a su répondre avec beaucoup de mots, il croit avoir bien su ; parce qu'il a présenté un travail qui avait quelque apparence, il a pensé qu'on en serait aussi satisfait qu'il en est satisfait lui-même.

Le sanguin change et varie, parce qu'il ne reste pas longtemps sous le coup d'une impression. C'est avec quoi il faut compter quand on a affaire avec lui ; il promet beaucoup et tient peu ; qui se fie à ses paroles ou à son travail éprouve force mécomptes. On ne peut être sûr de lui.

Il est changeant dans son humeur ; il passe vite du sourire à la fureur, de la joie délirante à la tristesse noire, de l'affection débordante à la bouderie et plus souvent à l'indifférence. Il se met aujourd'hui violemment en colère ; demain, il aura tout oublié ; sensible à l'indélicatesse, il pardonne aisément, ou plutôt il ne se souvient plus.

Il est changeant dans ses opinions. Il combat maintenant ce qu'il soutenait il y a trois jours, et il ne s'aperçoit pas qu'il se contredit. Il est, d'ailleurs, admirablement sincère toujours ; ce qu'il affirme présentement avec de multiples paroles et des gestes catégoriques, il le croit de toute sa puissance de croire ; naguère, il croyait le contraire avec non moins de sincérité.

Il est changeant dans ses résolutions ; il les prend vite ; il les abandonne à peu près aussi vite. Il se décide à la légère ; lui présente-t-on des objections, il jette tout à bas et construit de nouveaux plans.

Il est changeant dans ses affaires aussi bien que dans ses plaisirs. Il entreprend avec emportement ce qui lui passe par le cerveau, puis laisse tout en panne. Il s'éprend d'une nouveauté pour s'en déprendre bientôt. Il ressemble à l'enfant qui, passant devant un magasin, exige tel jouet qu'il aperçoit dans la devanture, s'amuse avec ardeur quelques minutes, puis le laisse traîner dès que le caprice est tombé.

On s'étonne autour de lui de ces variations ; on l'accuse de n'avoir ni principes, ni caractère, d'être une girouette, un « lâcheur », quand ce n'est pas d'être un menteur plein de fourberie. Et lui-même s'étonne de ces accusations ; il proteste que, s'il a changé, c'est qu'il a eu de bonnes raisons pour le faire, qu'il a mûrement réfléchi. Il peut, en effet, donner et il se donne à lui-même, des motifs qui lui semblent irréfutables, et qui ne sont que des lubies subjectives ; le sanguin éprouve, en effet, des fantaisies fort vives, qui le prennent tout entier, si bien qu'il a une peine énorme à les distinguer des vraies raisons, fondées sur la réalité.

Le sanguin n'a ni le goût, ni le sens de la vie intérieure. Toutes ses facultés, toutes ses énergies, tous ses sentiments sont dirigés vers le dehors. Le retour sur lui-même lui est pénible et souvent lui est totalement étranger. Il jouit de la belle nature et des objets d'art, des parures et des visages agréables, du luxe, chez lui, s'il en a, et chez les autres. Il voit, il entend, il sent, avec des sens affinés et toujours en éveil, tandis que le colérique pense et que le mélancolique s'émotionne. Il juge avec goût des arts, de la musique, de la littérature aussi, pourvu qu'elle ne soit pas trop profonde ; il adore discuter figures et toilettes, modes, élégances, chiffons, sports, bétail, chiens et chevaux, selon sa situation et sa profession ; les formes et les couleurs, les qualités matérielles des objets le passionnent. Aussi trouve-t-il grand plaisir à vivre dans le confort et les jouissances matérielles de notre monde contemporain.

Et c'est ce qui fait qu'il voit la vie en rose et ne « s'en fait pas ». Il est optimiste et bon vivant. Les difficultés ne l'effrayent guère ; il ne les aperçoit pas, ou bien il les juge sans importance, faciles à tourner. Qu'une entreprise ne réussisse

pas, il se décourage un moment, mais se console vite de sa mésaventure en entreprenant autre chose. Il trouve la vie belle et se rit de ceux qui s'en défient ou s'en lamentent. Il est jovial, exubérant, fécond en récits amusants ; il joue volontiers des tours, les trouve fort plaisants et se scandalise quand les autres s'en fâchent et lui disent vertement qu'il est incivil. Il se plaît dans le bruit, les joyeuses compagnies, les réjouissances un peu grosses, les fêtes à tapage. Il est la joie de ceux qui vivent dans son ambiance ; il émoustille l'entourage de ses bons mots et de ses rires débridés. Il en est souvent la providence aussi, car il est généreux ; son portemonnaie s'ouvre facilement ; il ne sait ni compter, ni calculer, quand son cœur est touché ; il s'oublie pour obliger ; il gaspille plutôt qu'il n'amasse, prête volontiers et réclame rarement ce qu'il a prêté. Il est si bon enfant, si désintéressé, si peu égoïste et prétentieux, qu'on lui pardonne volontiers son irréflexion, sa légèreté et son étourderie.

Sa sensibilité est vive sans doute et démonstrative, mais l'émotion est singulièrement courte chez lui. Son cœur s'ébranle vite, mais s'éprend non moins vite d'un autre objet ; il s'ouvre au moindre choc, se livre avec ardeur ; bien fol est qui s'y fie. Son amitié est chaude, expansive, dévouée, mais instable et superficielle. C'est l'homme qui se vante d'avoir deux mille amis, tous intimes.

Les sanguins sont volontiers religieux, mais d'une religion extérieure, en formules, en rites, esthétique et sentimentale ; ils lui demandent de charmer leur cœur et leurs yeux. Leur prière manque de profondeur et de personnalité ; ils sont peu enclins à la méditation, à la lecture sérieuse et réfléchie, à l'examen de conscience ; ils sont fort distraits, éparpillés, empêchés de se recueillir en présence de Dieu. Leur piété, très sincère et très réelle, est plus sensible qu'intellectuelle.

Ils commettent force péchés, parce que la chair et les plaisirs les attirent étrangement. Mais ce ne sont pas des pécheurs obstinés ; les vices, pas plus que les vertus, ne développent des racines profondes dans leur naturel léger. Avec Dieu, comme avec les hommes, ils demeurent dans l'optimisme et la confiance joyeuse. L'endurcissement du cœur leur est épargné, justement parce qu'ils sont impressionnables et superficiels.

Parlons d'abord des défauts. Ils sont plus nombreux, mais moins graves que chez le colérique. Le sanguin n'en conviendra pas, car il se connaît très mal, parce qu'il est superficiel et parce qu'il ne ressent guère d'inclination à s'examiner. Vivant hors de lui-même, il ne revient pas sur ses défauts, penchants, intentions, actions, omissions, et leurs conséquences.

Le sanguin n'est pas orgueilleux, non, mais il est plein de complaisance envers sa chère personne : il est vaniteux ; c'est avec une vraie joie d'enfant qu'il savoure compliments et attentions. Qu'on lui vante sa figure, ses habits, son auto, moins que cela, selon l'âge et le sexe, et ce qu'il dit et ce qu'il fait, il en jouit béatement. Sensible à l'excès à la louange, il est une proie toute désignée pour les flatteurs, qui ne se font pas faute de l'exploiter selon toutes les formules possibles de la « carotte » la plus éhontée.

Plus grave est la facilité avec laquelle il accorde à ses penchants sensuels leurs diverses satisfactions. Il aime la bonne chère ; il est ce qu'on appelle « une fine fourchette » ; il est connaisseur en vins et en liqueurs. Plus grossier, il apprécie les dîners plantureux et gais, copieusement arrosés. Et, naturellement, il n'est pas seul à en jouir ; ceux qui l'entourent sont rarement les membres de sa famille. On rit, là où il se trouve ; on pleure parfois dans sa maison.

La sensualité réclame des satisfactions d'un autre genre. Par légèreté, par vantardise, sous l'empire de camarades, ou par coup de tête, il peut tomber dans des fautes sérieuses, qui deviennent à la longue des vices crapuleux. Pour lui, plus que pour tout autre, les entraînements des sens sont redoutables, quoiqu'il ne soit guère capable de passions fortes et tenaces, parce qu'il n'a pas la volonté assez énergique pour se dominer et pour s'imposer une discipline persévérante. Il prend, au reste, ses pires égarements à la légère et s'absout facilement en se disant que ni Dieu ni les hommes ne prennent au sérieux ses « peccadilles ».

Tout ce qui, dans son esprit et dans son corps, est renoncement, sacrifice, lui est fort pénible. Veiller sur ses regards, sur ses oreilles, sur sa langue surtout ; refréner sa gourmandise, éviter une compagnie joyeuse, briser une relation malsaine, tenir un secret, ce sont pour lui de dures épreuves ; à la longue, un vrai supplice. Il ne comprend guère la pénitence, encore moins la mortification.

La maxime du sanguin, dans son métier, à l'égard de ses devoirs d'état, est qu'il ne faut pas s'en faire, ce qui signifie dans son esprit qu'il faut en faire le moins possible. Et, parce qu'il ne s'en fait pas assez, il lui arrive souvent de ne pas réussir, de laisser péricliter ses affaires, de perdre sa place, de se ruiner. Il est rare que, par l'étude ou l'application, il devienne une compétence en sa profession. Cela ne l'affecte pas trop d'abord. Mais comme les effets ne tardent pas à s'en faire sentir, et qu'il n'a pas le courage et la persévérance qu'il faudrait pour remonter la pente et résister à la mauvaise fortune, il s'étourdit, il boit, il tombe dans la crapule ; le mécontentement chronique, l'envie, le désir de nuire, l'agitation révoltée, bavarde et médisante plus qu'active, peuvent s'ensuivre, quoique peu naturels à ce tempérament léger.

Supposons qu'il est bon, voire excellent. Sa constance dans le bien est fragile. De caractère impressionnable et faible, il est à la merci de l'occasion, de la compagnie, de l'entraînement. Si le milieu où il vit est bon, il sera bon. S'il est mauvais, il devient mauvais. De lui surtout, on peut dire qu'il hurle avec les loups, — avec sincérité du reste.

Par contre, s'il veille à ses penchants, s'il a été formé par l'éducation d'une bonne mère, d'un curé, d'un instituteur, qui a su le comprendre et le prendre, le sanguin peut devenir un homme d'une inestimable valeur. Car ses penchants ne sont nullement invincibles ; lui-même peut les vaincre et nul tempérament ne subit plus facilement l'emprise d'un éducateur habile, de cœur et de caractère.

Et d'abord, il est fort sociable ; il entre facilement en relation avec son entourage ; il s'en fait aimer ; il s'en fait écouter. Il est vite connu d'une foule de gens ; il s'abouche et se met en contact avec eux avec une aisance qui les gagne. Cordial et gai dans ses paroles, sympathique dans son allure et sa tenue, fécond en saillies spirituelles, en à-propos délicats, il sait captiver son monde et le conquiert en un clin d'œil. Nul mieux que lui ne sait cultiver sans effort cette vertu de cordialité joyeuse que saint Thomas dénomme l'entrapélie. Il est serviable ; il est empressé ; et sa façon d'obliger, loin de blesser, comme celle du colérique, est si cordiale qu'on semble mériter sa gratitude en s'adressant à lui. Il sait sympathiser, avoir pitié, entrer dans les sentiments d'autrui, et, en même temps, réconforter par son humeur optimiste. Il déride les fronts taciturnes et brise les pires bouderies. Il a du doigté dans ses critiques et ses observations, si bien qu'on accepte ses réprimandes sans penser même à s'en formaliser ; nul mieux que lui ne saura faire des communications désagréables ou douloureuses avec tact, charité et pitoyable délicatesse. Offensé, blessé, il se fâche avec vivacité et s'emporte parfois jusqu'à la violence ; mais il se calme très

vite, revient à son habituelle bonne humeur, dès qu'il s'est soulagé par quelques gros mots et quelque tapage ; on le sait ; on ne s'en formalise pas ; on ne lui en garde pas plus rancune que lui-même ne garde rancune à qui l'a mis hors de lui-même.

Il est non seulement incapable de haine, mais encore d'égoïsme ; loin de là, il se sacrifie souvent avec un désintéressement, avec une générosité magnifiques. Il est large de son argent et de son cœur.

Tout cela, n'est-ce pas de fort belles qualités ?

Sans doute, il a moins que le colérique un tempérament de chef. Mais, dirigé, il rend à la société de non moins précieux services. Tout d'abord, il obéit volontiers ; il s'encadre avec aisance dans un corps, dans une administration, dans un groupe. Il acquiert, grâce aux règlements du groupe, à l'autorité du chef, une stabilité qu'il n'aurait pas de lui-même. Encadré et tenu, le sanguin voit ses défauts bridés et ses qualités produire leur maximum de rendement. Il excelle à remplir sa tâche avec bonne volonté, zèle et abnégation ; il est ouvert et confiant ; il parle avec franchise à son supérieur, mais il lui est absolument dévoué, surtout s'il l'aime et le respecte ; il avoue sans réticence ses torts et ses négligences ; blâmé et même puni, il ne boude pas ni ne manifeste du mauvais esprit. Il est très accommodant avec la clientèle ; il traite les affaires et entame les relations avec une rondeur, une franchise et une bonhomie qui ne sont pas une des moindres conditions de la prospérité d'une entreprise ou d'un établissement. On ne saurait formuler de souhait plus profitable à un colérique que d'avoir un sanguin pour second.

N'est-ce pas une qualité encore que le bel optimisme qui est son partage, sa vie durant, et qui rend sa vieillesse si joviale, si condescendante, si aimée de la jeunesse et de l'enfance. L'ennui, l'insuccès ne l'affectent pas longtemps. Après une dépression passagère, il revient à son humeur réjouie, prend les choses du bon côté et se remet à son affaire, sans se ronger trop longtemps de soucis et d'angoisse.

Enfin, et c'est une qualité aussi, le sanguin ne s'endurcit pas dans le mal et n'y persévère point. Plus que nul autre, il se laisse entraîner, mais plus facilement que nul autre, il se laisse convertir ; la mort, quand elle ne le surprend pas à l'improviste, le trouve généralement bien préparé, résigné, et, fidèle à lui-même, en ce moment suprême, de bonne humeur.

Ces dons sont précieux, surtout dans un groupe, une société, un cloître, une école, une troupe. Il fait bon vivre avec des sanguins, alors que la vie commune avec des colériques ou des mélancoliques est souvent désagréable et pénible. Ils servent de « tampon », mieux que cela, de « liant », entre les caractères si divers d'une communauté et c'est encore un service à inscrire à leur actif.

Comment corriger les défauts du sanguin sans nuire à ses dons si bienfaisants de belle humeur, de générosité et d'amabilité ?

Ce caractère est superficiel, il faut lui donner de la profondeur ; il est éparpillé, il faut l'amener à se concentrer. Mais il est si prompt à s'emballer, si extérieur, si versatile, que lui demander cela, c'est supposer acquis ce qui justement est à acquérir. Aussi bien, son salut ne lui viendra-t-il point de lui-même, mais d'autrui, au commencement du moins. Il est indispensable qu'il ait près de lui un guide, un conseiller, et qu'il s'astreigne à le consulter, à se laisser diriger, à le suivre. Ce guide existe, dans l'enfance et la jeunesse du moins ; c'est le père, c'est plus encore la mère, c'est un maître, c'est un prêtre, c'est parfois un ami

sûr, avisé ; ceux-là doivent le surveiller, lui apprendre à ne point partir sur l'impression, à suspendre son acte, à mettre entre l'impulsion du moment et l'exécution un intervalle de quelques heures, autant que faire se peut, d'une nuit ; ils doivent l'exercer à réfléchir, à délibérer, à s'examiner ; ils doivent l'entraîner à quelque vie intérieure plus profonde et l'élever à quelque idéal. Attendre, consulter, réfléchir, c'est le salut du sanguin dans les affaires temporelles. Toutes ses qualités si précieuses donneront leur rendement et ne seront pas gâtées par ses gros défauts : la légèreté, l'étourderie, l'emballement.

Au point de vue surnaturel, qu'il acquière les vertus correspondantes, la pratique de la méditation ou tout au moins de la lecture réfléchie, de la prière mentale, de l'examen fréquent et précis, sous la direction affectueuse de quelqu'un qui le connaît, qui l'aime, en qui il a confiance, à qui il peut s'ouvrir en plein abandon.

Sa seconde et plus dangereuse tentation, c'est la jouissance de la vie, la sensualité. Sous la paternelle autorité de son guide, qu'il s'astreigne à modérer ses regards, ses paroles, ses curiosités ; qu'il s'habitue à l'exercice du renoncement journalier cher à William James ; qu'il veille surtout à ne pas exciter l'extrême sensibilité de sa peau, mais l'endurcisse, tout en la maintenant en parfait état de propreté ; qu'il exerce ses muscles et fatigue son corps ; l'exercice physique, le sport, le scoutisme lui sont plus bienfaisants, plus nécessaires qu'à d'autres, quoiqu'il y soit moins porté, et que, sédentaire, il devienne vite corpulent. Plus que d'autres, il a besoin du réconfort surnaturel de la confession et de la communion fréquentes et régulières.

Grâce à l'appui d'un bon éducateur, la volonté du sanguin se développera, prendra de l'empire sur l'imagination, sur la sensibilité, sur ses actions. Elle imposera plus de résistance aux impressions, plus de contrôle sur les emballements, plus de constance dans le travail, plus de cohérence dans la conduite, plus de réflexion et de vie intérieure. Les principaux obstacles seront écartés ; les dons les meilleurs de cet heureux tempérament pourront s'épanouir : la bonne humeur, la gaieté, l'obéissance joyeuse, la franche et généreuse amitié, dons que fera resplendir une foi ferme et vivante, que la conscience rendra d'une exquise délicatesse, que la vertu surnaturelle de force, obtenue par la prière et la pratique des sacrements, consolidera et rendra féconds.

L'éducation du sanguin est relativement facile. A vrai dire, il est souvent grondé et puni. On lui trouve force défauts ; il ne finit pas ses devoirs ; il apprend ses leçons à moitié ; tantôt il est excellent et tantôt il est nul ; il est bavard, étourdi, en l'air, badin ; il dérange la classe et trouble le bel ordre disciplinaire. Mais, par ailleurs, il est gentil, affectueux, obéissant, ouvert, ni rancunier, ni cachotier, si plein d'entrain et de gaieté, d'esprit souvent, qu'on l'aime, qu'on ne peut pas ne pas l'aimer, qu'on lui pardonne plus qu'à d'autres. Ses drôleries, ses farces amusantes et rarement méchantes jaillissent si spontanément de son cerveau inventif que les plus sévères de ses maîtres sont désarmés et finissent par l'affectionner quand même.

Il est un point où l'on doit se tenir sur ses gardes avec un sanguin : celui-ci ne sait et ne saura jamais tenir sa langue ; il jacasse sans retenue ni discernement. On est sûr qu'il redira tout ce qu'on lui a dit, à n'importe qui et n'importe quand. Il en peut résulter de sérieux ennuis.

En classe, il est rarement un élève brillant ; il tient honnêtement le milieu de la classe, s'il ne paresse pas trop, sinon il restera en queue, sans s'émouvoir. Même s'il possède, ce qui est rare, une intelligence spéculative, il ne sera guère

original ; il n'est pas assez pénétrant et persévérant pour devenir personnel. Il s'en tient au manuel, que sa mémoire facile et fidèle absorbe aisément, ce qui le dispense de réfléchir et d'approfondir. Comme ses sens sont éveillés et qu'il s'intéresse plus au monde extérieur qu'à celui de son âme, il est assez bon observateur ; mais il répugne à réfléchir sur ses observations ; il ne les contrôle ni ne les critique ; il n'établit pas entre elles des relations nouvelles ni des synthèses raisonnées. Il procède par intuition et ses intuitions sont soudaines, fortuites, rarement poussées et vérifiées. On a dit spirituellement de lui qu'il ressemble au papillon qui voltige de fleurs en fleurs, en jouit, mais qui est un détestable botaniste.

Ici encore, son salut est un maître qui le suit de près, le pousse, le contrôle, le fait réfléchir devant lui, souligne ses bévues, ses étourderies, l'oblige à finir ses devoirs, à les refaire au besoin, le tient en retenue pour qu'il apprenne ses leçons, mais l'encourage et le soutient avec patience et bonté. Sans doute, le sanguin ne goûte que médiocrement ce traitement ; mais il l'accepte, parce qu'il est de bonne composition ou parce qu'il aime.

Elevé un peu convenablement, il fait un excellent citoyen, un chrétien de choix. Et Dieu, à l'instar des hommes, lui pardonnera beaucoup.

PARENTS-FONCTIONNAIRES

Les vacances incitent les professeurs à parler. Comme les gymnastes se reposent tout en se maintenant en forme, en passant d'un exercice à l'autre les professeurs se reposent en parlant encore, variant leurs auditeurs et leurs sujets. En voici un qui, dans une récente « Quinzaine sociale », en France, dont Jean Guiraud rendait compte récemment dans *La Croix*, a proposé de transformer les allocations familiales et les secours de natalité en salaire, car enfin, disait-il, en appelant à la vie des êtres humains, les parents ne sont que des fonctionnaires d'Etat.

Ainsi donc, la transmission de la vie n'est point l'accomplissement d'un commandement de Dieu, ni la légitime et naturelle intention de toute famille de se perpétuer ; elle est une fonction d'Etat dont les parents ne sont que les instruments, une fonction que l'Etat a le droit d'organiser et de régler.

Nous sommes tellement imprégnés de l'Etatisme rousseauiste qu'une telle doctrine ne nous révolte pas. Elle nous ramène, par delà vingt siècles de christianisme, aux pires aberrations du paganisme. Il a paru cependant très « philosophique » aux théoriciens de la Révolution de proclamer que « l'enfant appartient à l'Etat avant d'appartenir à ses parents ». Les socialistes ont, depuis, vulgarisé l'idée qu'en donnant la vie à l'enfant, les parents exercent une fonction d'Etat. L'enfant ne leur appartient pas ; il appartient à l'Etat. L'Etat, en mariant civilement l'homme à la femme, les engage à son service et leur commande des citoyens et des citoyennes,